

***Pour la suite du monde* de Pierre Perrault et Michel Brault Contre la fuite du monde**

Yves Rousseau

Numéro 100, hiver 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23687ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Rousseau, Y. (2000). Compte rendu de [*Pour la suite du monde* de Pierre Perrault et Michel Brault : contre la fuite du monde]. *24 images*, (100), 31–31.

POUR LA SUITE DU MONDE

de Pierre Perrault et Michel Brault

Contre la fuite du monde

Pour une fois qu'on me propose d'écrire un texte admiratif, puisqu'il s'agit de choisir «mon film québécois marquant», je réponds immédiatement, c'est-à-dire avec mes tripes, sans y penser: *Pour la suite du monde*.

Ensuite, les problèmes commencent. Comment faire passer quelque chose de mon amour en étant relativement bref, à propos d'un film sur lequel il s'est écrit, et s'écrira, bien des pages fort savantes, d'autant plus que la disparition récente de Perrault pourrait donner à ce texte l'allure d'une fleur de plus sur une couronne mortuaire?

Pourtant, ce qui me plaît dans *Pour la suite du monde*, c'est son immédiate accessibilité et sa profonde vitalité. Dès les premières secondes on remonte aux sources. Il y a

d'abord le Verbe, ensuite l'eau, le ciel et la terre, puis l'Homme. Comme dans tous les grands textes fondateurs. Pas besoin d'en gratter les strates pour en faire surgir le mythe à l'état pur, il est là, donné à Perrault et Brault par cette espèce de générosité des personnages aussi grands que nature. Il y a aussi la formidable beauté des visages et des regards sculptés dans la lumière, regards tendus — comme on tend une pêche — vers la baleine blanche. «Et quoi de plus beau qu'un homme qui plante son hart dans une terre qui est aussi de l'eau?» Ce qui n'est qu'une des nombreuses manières qu'a Perrault à travers toute son œuvre de mettre en scène la sexualité, le désir, la fécondité, la transmission des gènes ou de la tradition sans avoir l'air d'y toucher, c'est-à-dire de filmer des «scènes d'amour», mais en n'en pensant pas moins.

Cette idée de la transmission, sur un mode épique, d'un savoir ancestral s'inscrit cependant dans la naissance d'une modernité qui ne serait pas coupée de ce qu'il y avait de meilleur dans son passé. Avant d'accomplir son «plus beau voyage», aller reconduire à New York «le plus fin des poissons», le vieil Alexis Tremblay s'inquiète de ne jamais plus peut-être pouvoir voter et demande à retarder le départ, prévu le jour d'une élection provinciale. Il dit vouloir voter libéral, ce qui, en 1962, signifie réaffirmer la Révolution tranquille, qui est un héritage de nos grands-parents. Leurs enfants, les baby-boomers, la génération la plus spontanément amnésique de l'histoire, s'est empressée de balancer cet héritage avec l'eau croupie du duplesisme et d'envoyer les vieux à l'hospice pour tripper en paix sur leurs



bites et leurs ovaires, avec les résultats qu'on connaît sur leur progéniture, qui aura 20 ans en l'an 2000 et qui se demande bien à quoi elle sert sinon à participer à la société de consommation.

Et pourtant, il y a quelques années, devant choisir quelques films à présenter dans un cours de cinéma québécois, je me demandais comment des cégépiens déjà peu portés sur les films en noir et blanc réagiraient devant cette histoire de pêche au béluga interprétée en grande partie par des petits vieux de l'Île-aux-Coudres au début des années soixante. Je venais de faire chou blanc avec *À tout prendre*, un peu moins avec *Le chat dans le sac*, mais je sentais que la classe avait très hâte d'arriver à *Un zoo la nuit*. C'est donc avec appréhension que j'ai glissé la cassette de *Pour la suite du monde* dans le magnétoscope. Passé les premières minutes, quelques mouvements dans la salle, comme pour redresser la tête et s'apercevoir qu'il se passe vraiment quelque chose à l'écran, puis les rires dans la scène de l'encan «quinze piastres pour mon baby doll!», rires suivis par une authenticité qui s'établit séquence après séquence, m'ont convaincu que la quête de Perrault et des habitants de l'Île-aux-Coudres se transmettait à une autre génération. Un film ne comblera jamais le gâchis évoqué plus haut, mais *Pour la suite du monde* reste aussi solide que Grand Louis, ancêtre gavant les petits d'eau de Pâques. Mes étudiants auraient bien aimé qu'on passe le reste de la session avec Perrault et certes, ils n'avaient pas tort. ■